



Seeking for a friend





Je bande !

Regardez la mandragore jetée par-dessus la jambe ou rampe à travers voûte céleste, au nez, au vu et su des spectateurs du premier rang. C'est l'opéra moderne.

Jadis, les femmes se mouchaient, cependant que les nobles, qui avaient payé leur place sur scène, applaudissaient.

Mais il n'y a pas de Kac

derrière une page ou devant un micro.

Je peux toujours chercher un homme, une lanterne allumée en plein midi, je suis seul,

je suis absolument seul à bander...

« ...Puis un homme fait comme les autres, lui aussi, mais un peu plus malade que les autres, dérobera l'explosif et le disposera au centre de la terre. Une détonation formidable que nul n'entendra - et la Terre, revenue à l'état de nébuleuse, continuera sa course dans les cieux délivrée des hommes - parasites, sans maladies. »

La conscience de Zeno, Italo Svevo





ehors, le monde s'écroule.

Il n'y a désormais plus d'espoir, inutile de se voiler la face.

Assis dans mon salon, j'attends de ne plus avoir peur pour agir.

Je me souviens comment tout à commencé.

Le chaos rampant, insidieux et sournois s'est progressivement étendu sur le monde, propageant la peur et la folie.

Puis, les ténèbres se sont mises à avancer, engloutissant chaque chose dans un silence pesant, étouffant. Une nuit sans jour noyait le monde, telle une chape de plomb insondable, sinistre et angoissante.

Les animaux se sont tus, ont fuis ou disparus dès les premiers signes. Les moyens de communication, les médias se sont rapidement tus, propageant l'angoisse du vide et de l'incertitude.

Plus tard, les ténèbres se sont mises à résonner de terribles rumeurs.

Le bruit courait que d'abominables créatures hantaient cette nuit sans fin, qu'il n'y avait plus d'espoir. D'infatigables précheurs se sont mis à arpenter les rues, quand ils ne se faisaient pas tuer, s'enivrant de leurs folles paroles et du délire de voir leurs prophéties apocalyptiques se réaliser.

Plus rien n'est raisonnable, censé, cohérent, d'ailleurs moi-même je tremble à l'idée de voir ma raison chanceler et vaciller sous le souffle puissant de la peur et du désespoir.

Assis dans mon salon, j'attends de ne plus avoir peur pour agir.



ehors, les rues sont à feu et à sang, désertes, traversées seulement par quelques fantômes ayant perdus toute humanité.

Des hurlement se font entendre ici et là. Il m'aura fallu du temps pour m'apercevoir que ceux-ci s'approchaient de façon inquiétante.

Mais depuis peu, j'ai la certitude que ce cauchemar va bientôt se terminer.

En effet, un terrible tumulte s'est fait entendre, il y a peu, fait de voix qui n'en étaient plus, hurlantes, sinistres et inarticulées, et de cris dont je redoute de connaître l'origine.

Depuis, le poignard étincelant d'un incendie, dont nul n'empêche la progression, vient déchirer le voile des ténèbres et fait danser de façon grotesque les ombres de ce monde qui n'est plus.

Assis dans mon salon, je me ressers un verre. J'attends de ne plus avoir peur pour agir.

Un revolver posé sur les genoux.

La nuit - Peepingtom21



**ONE
LAST
DISASTER
BEFORE
THE FINAL
APOCALYPSE**



DLC DE L'HUMANITEE

décembre 2012, c'est la date de péremption,
Tout se finira dans une grosse explosion,
Sur le coin de la gueule une bombe à neutron,
C'est la morale ultime, ce qu'il faut retenir de la leçon.

On a plus la gnaque que les All Black,
On ne vient pas en ami comme les petits hommes gris,
On a traversé l'espace pour niquer ta race,
On va débarquer sur terre pour vous mettre la misère.

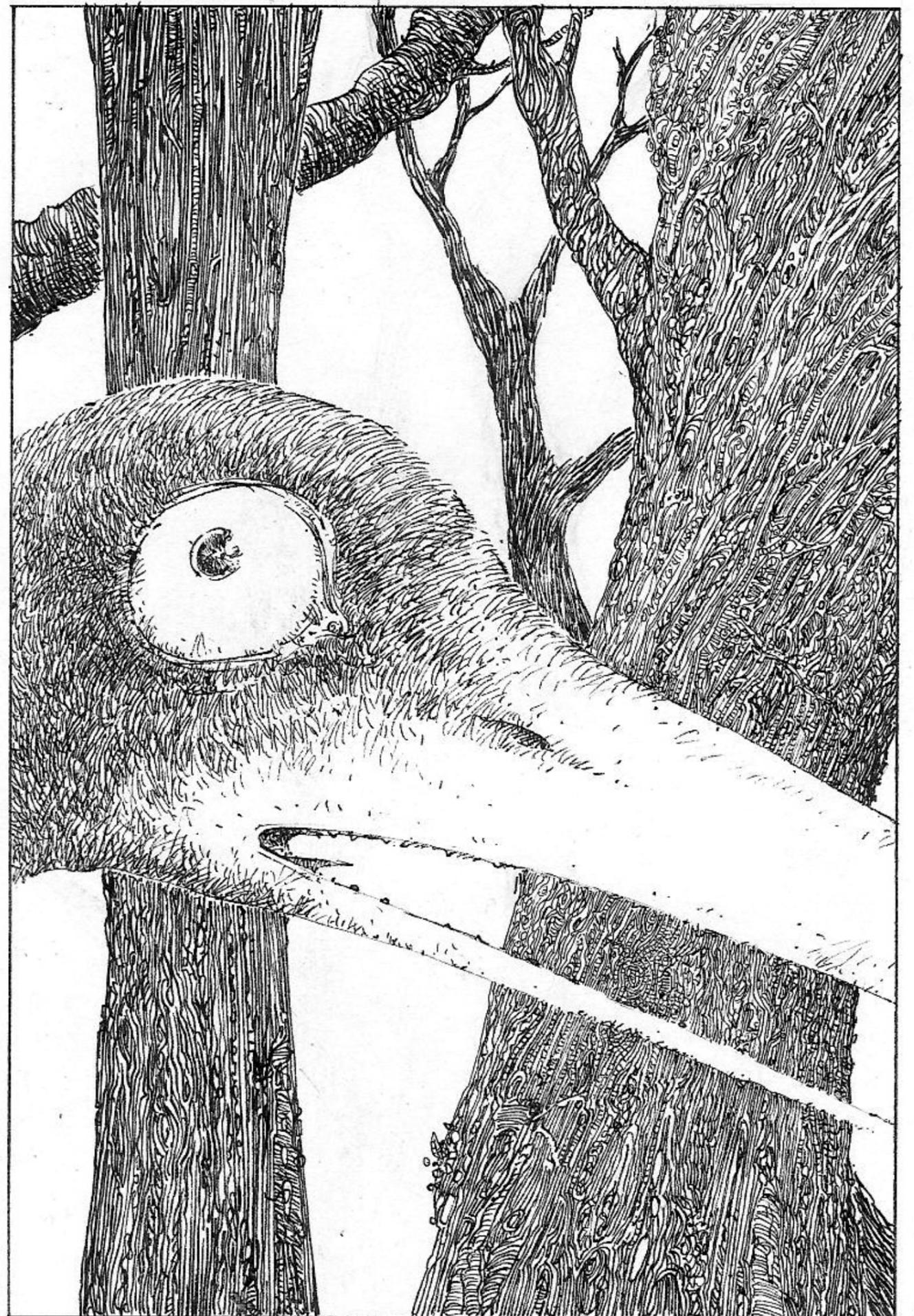
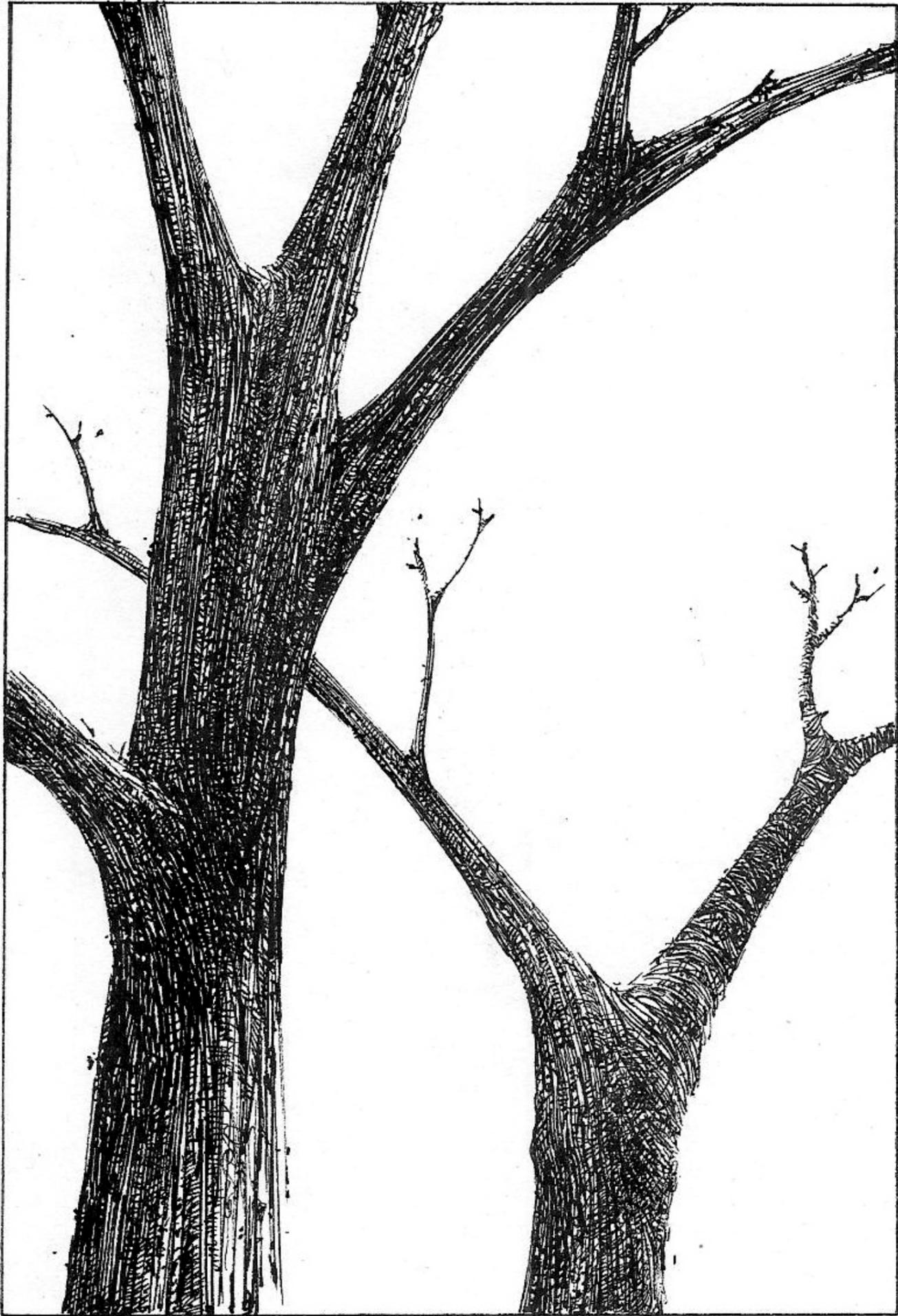
Moi quand je dis un truc c'est pas comme Versace,
Avec son don à deux balles il peut aller se rhabiller.
Les frères Bogdanoff c'est eux la catastrophe,
Jimmy Guieu malgré sa parano ne nous avait pas vu, quel cerveau ramolo!

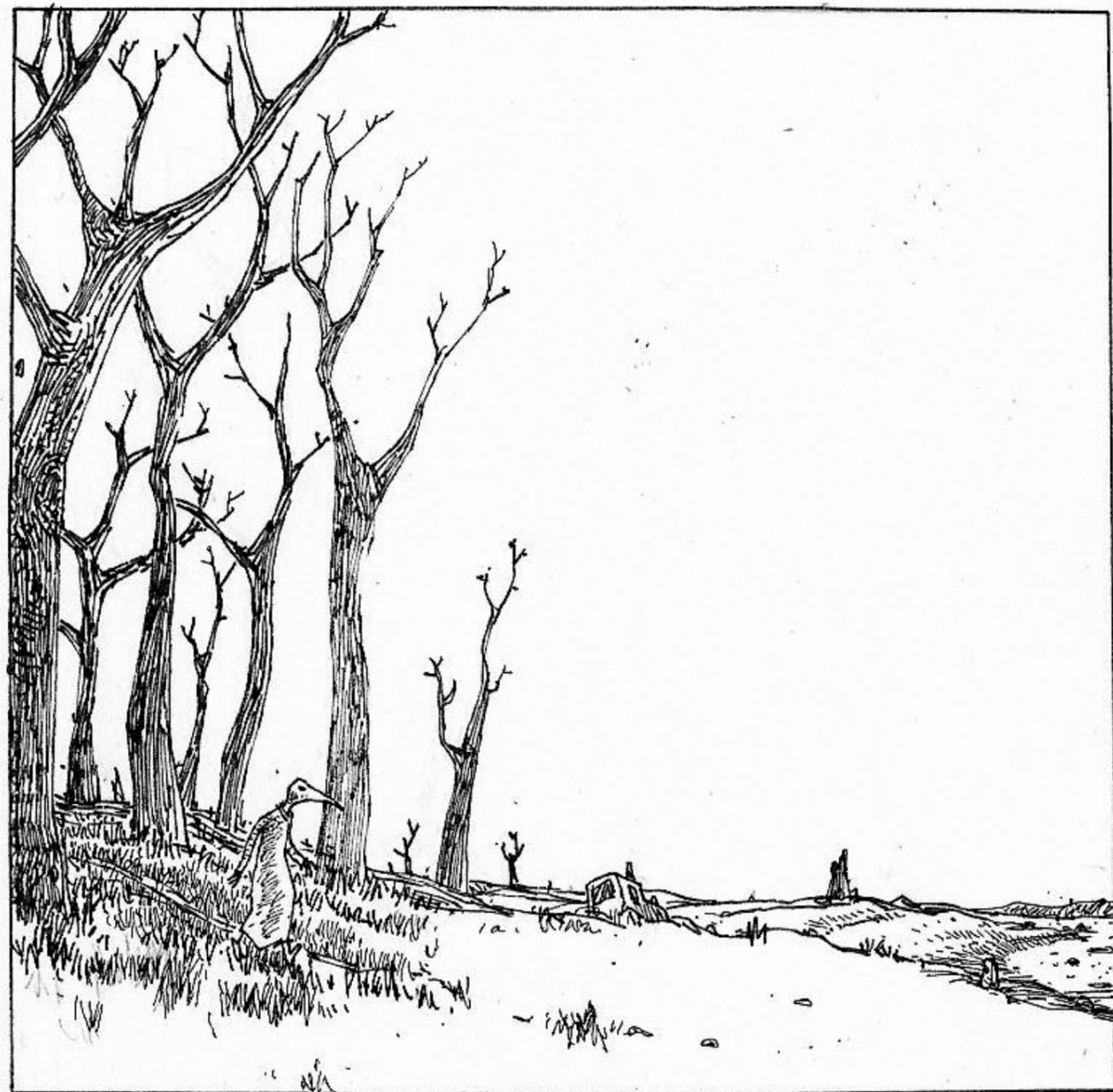
Il n'y a que les Incas qui avaient prédit ça, qu'à la fin 2012 tout s'arrêtera,
Mais tous leurs sacrifices n'auront pas empêché
Que bientôt on arrive pour vous éradiquer.
L'Apocalypse, y a que ça de vrai

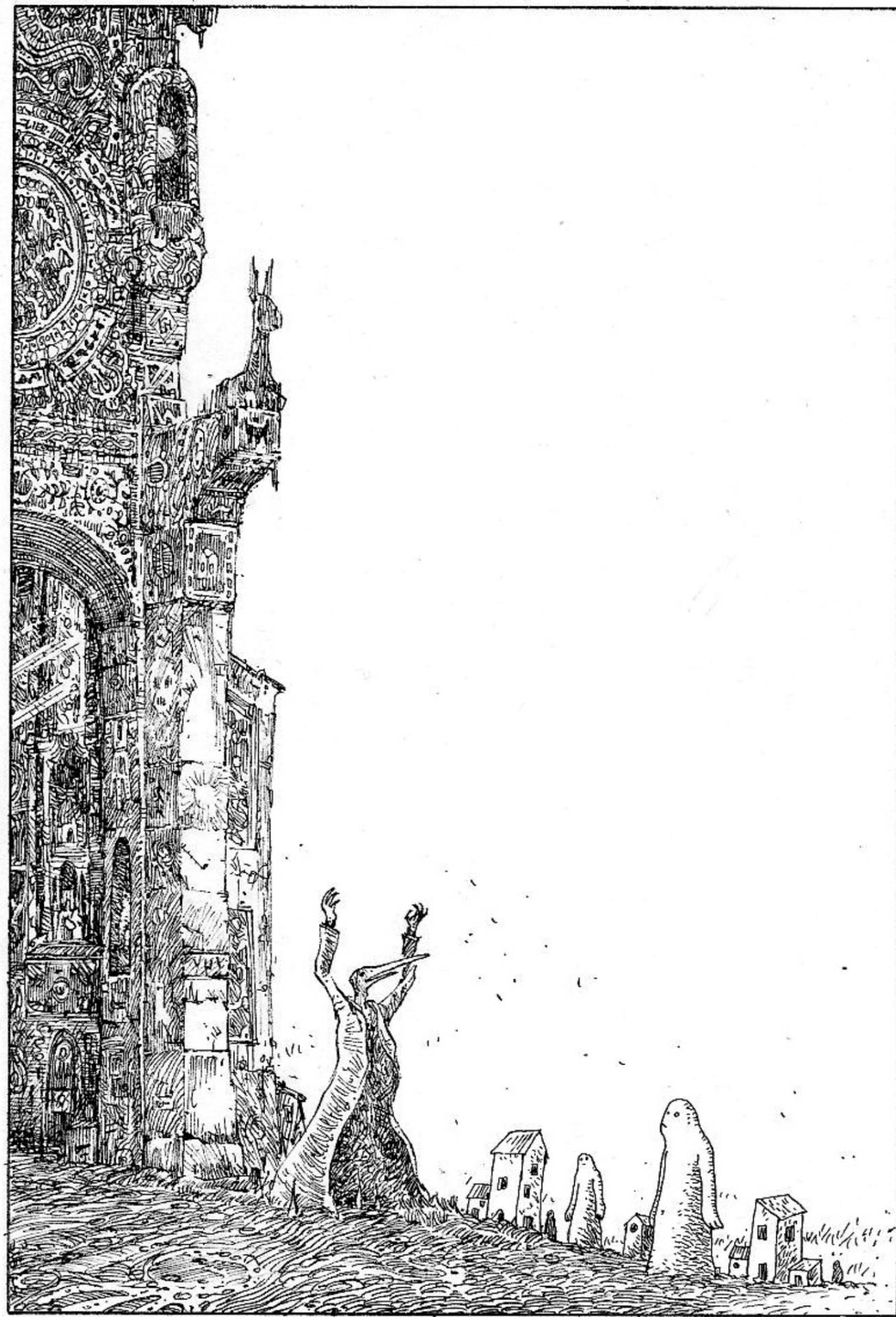
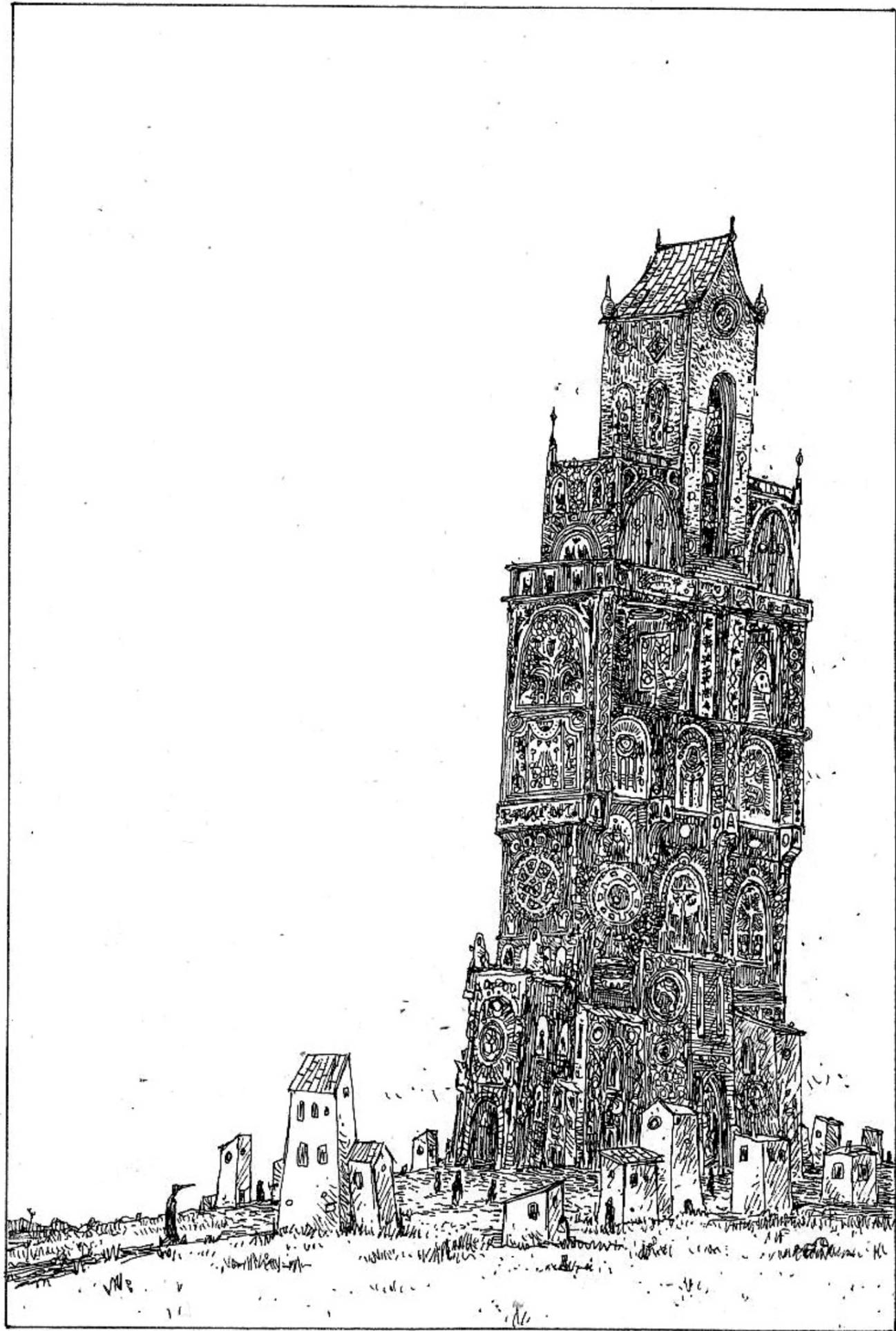
L'Apocalypse, y a que ça de vrai

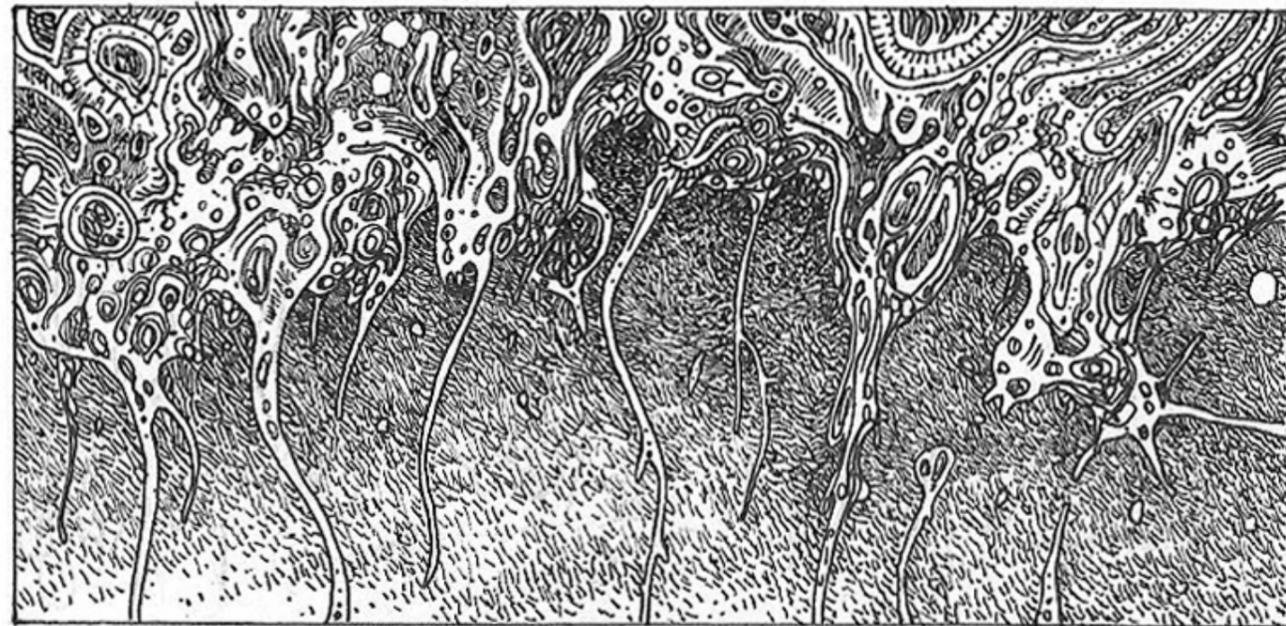
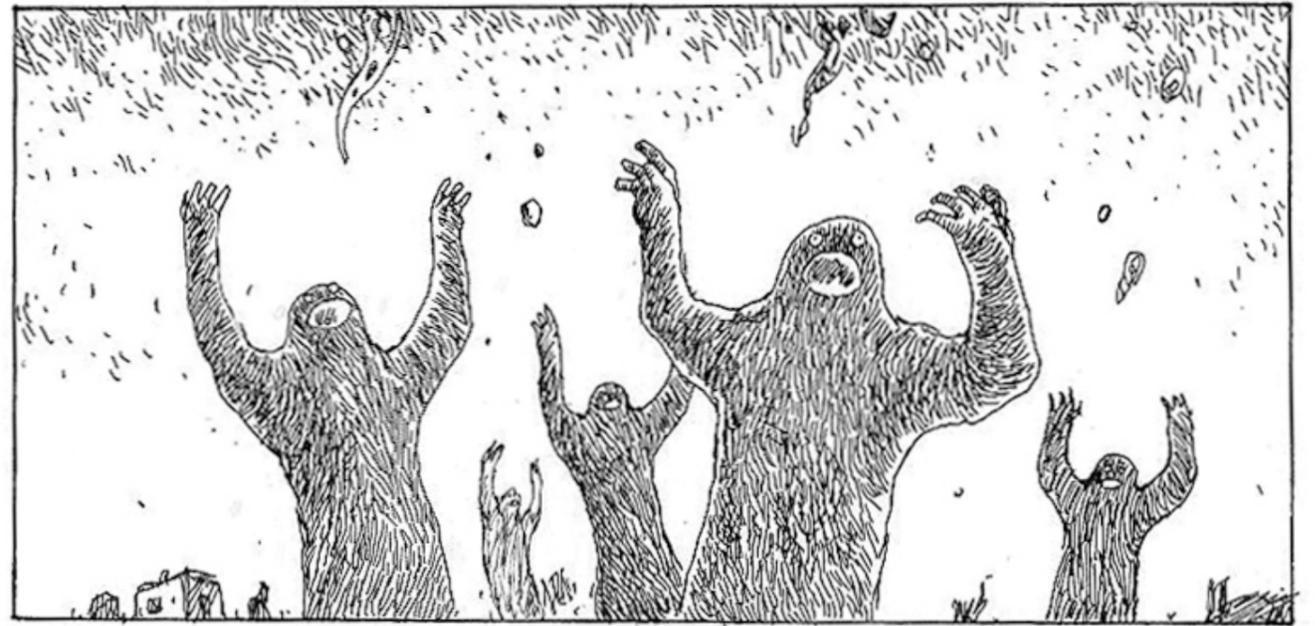
Ouais, c'est nous les bonshommes verts,
On va vous faire vivre l'Enfer,
On casse tout on a trop les nerfs,
On va vous faire chialer votre mère.

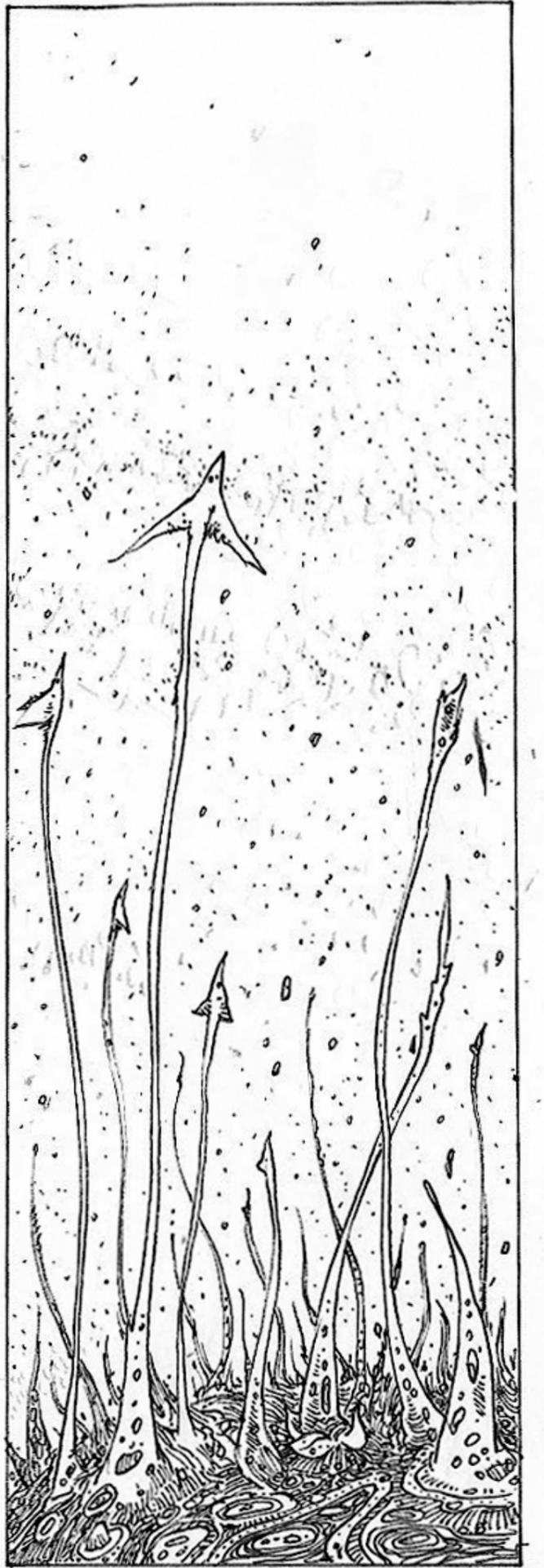
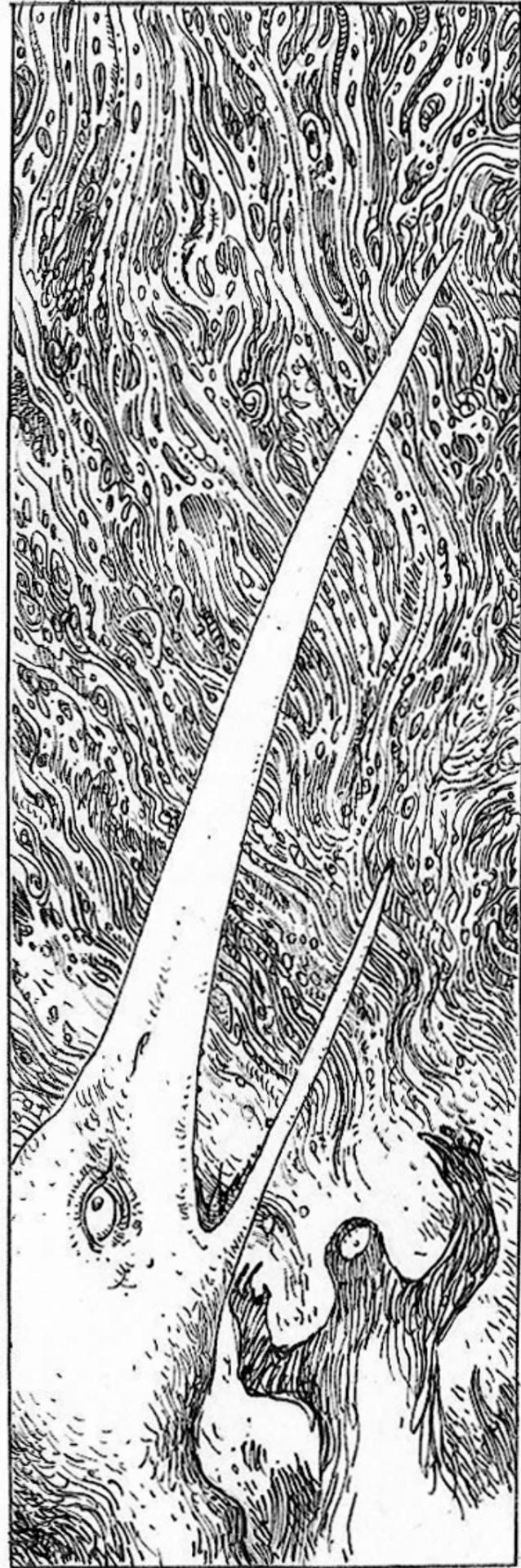
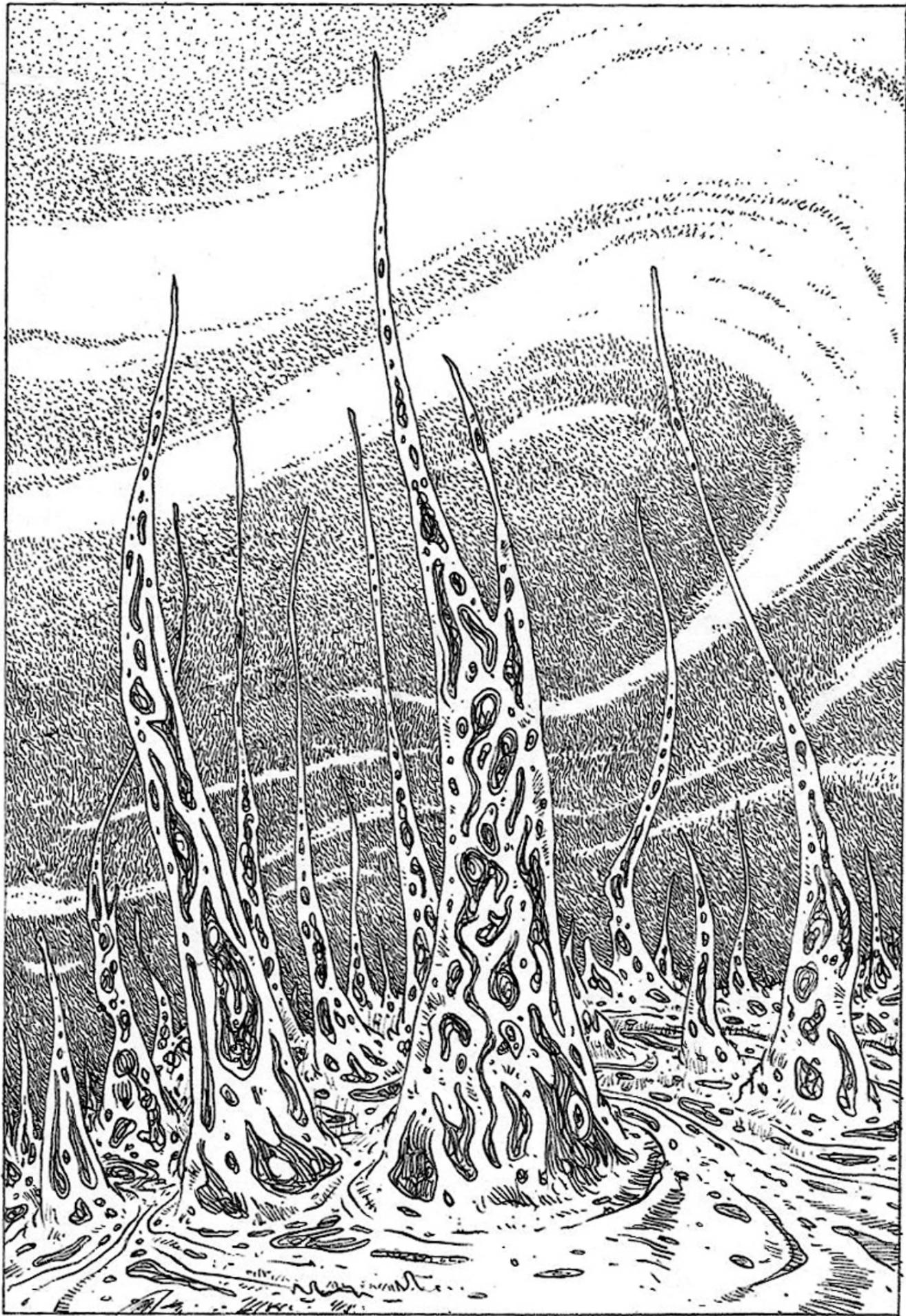
KROK MORVAX PREDIKATOR

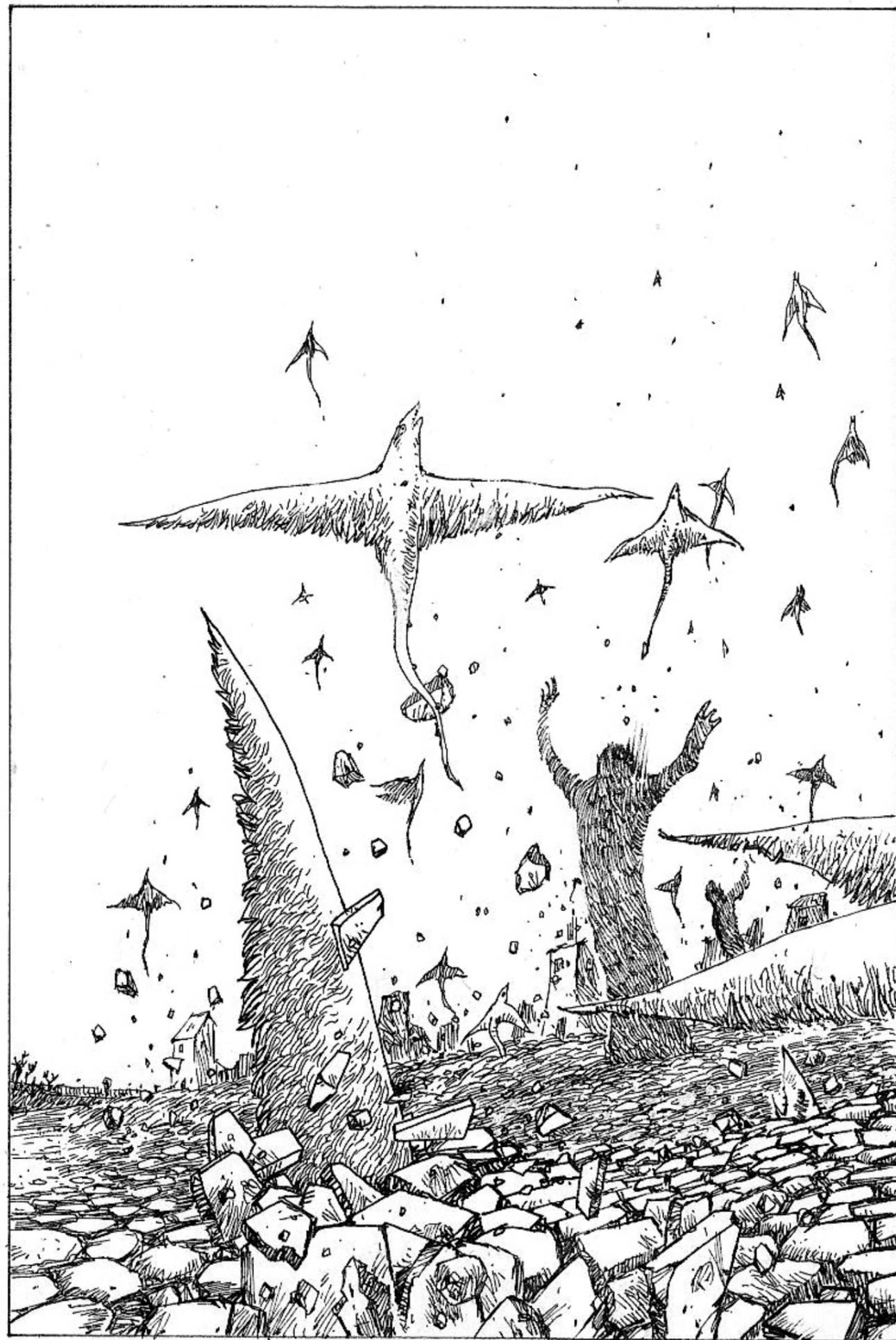
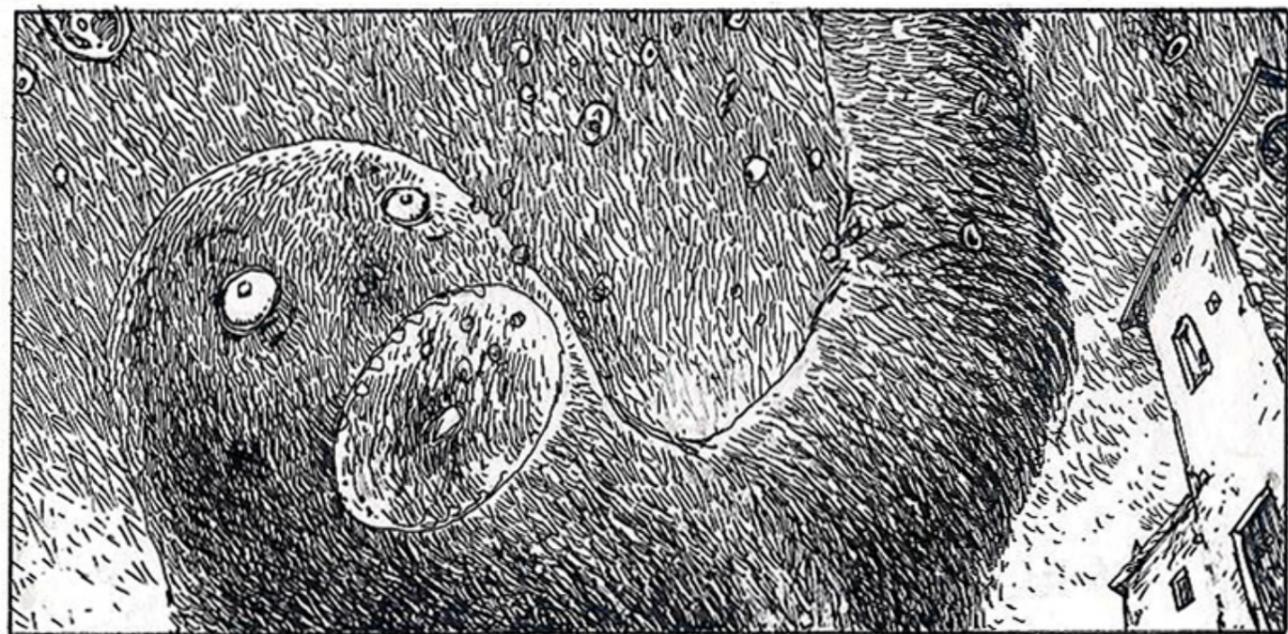
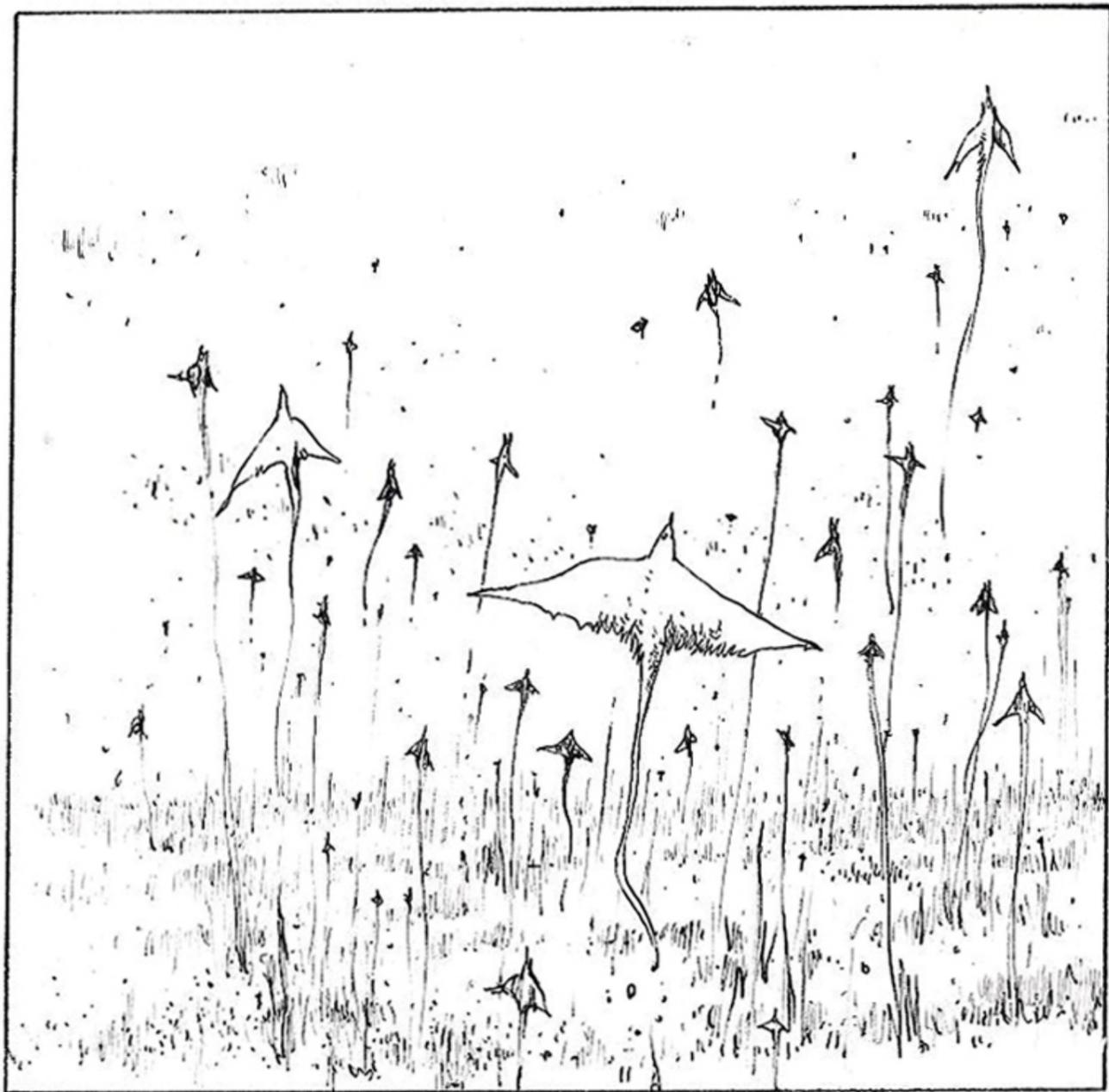


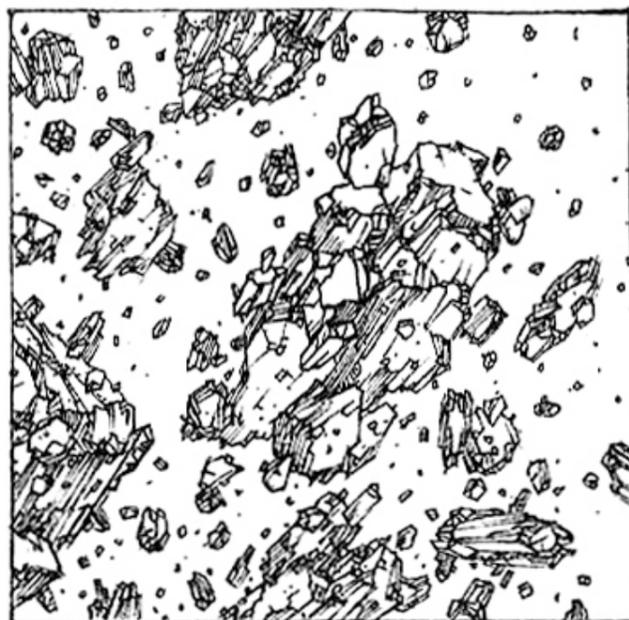
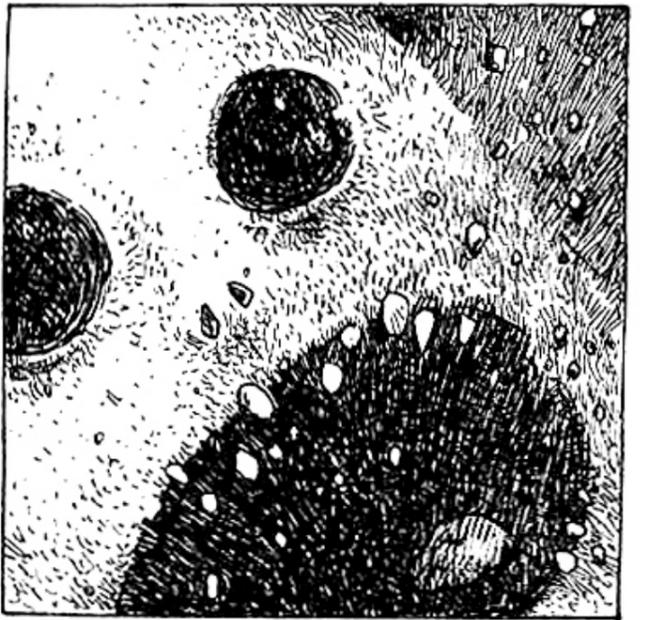
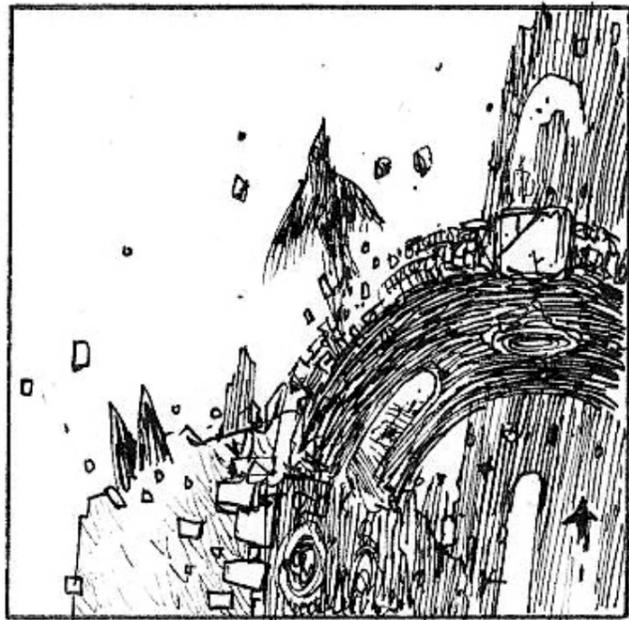
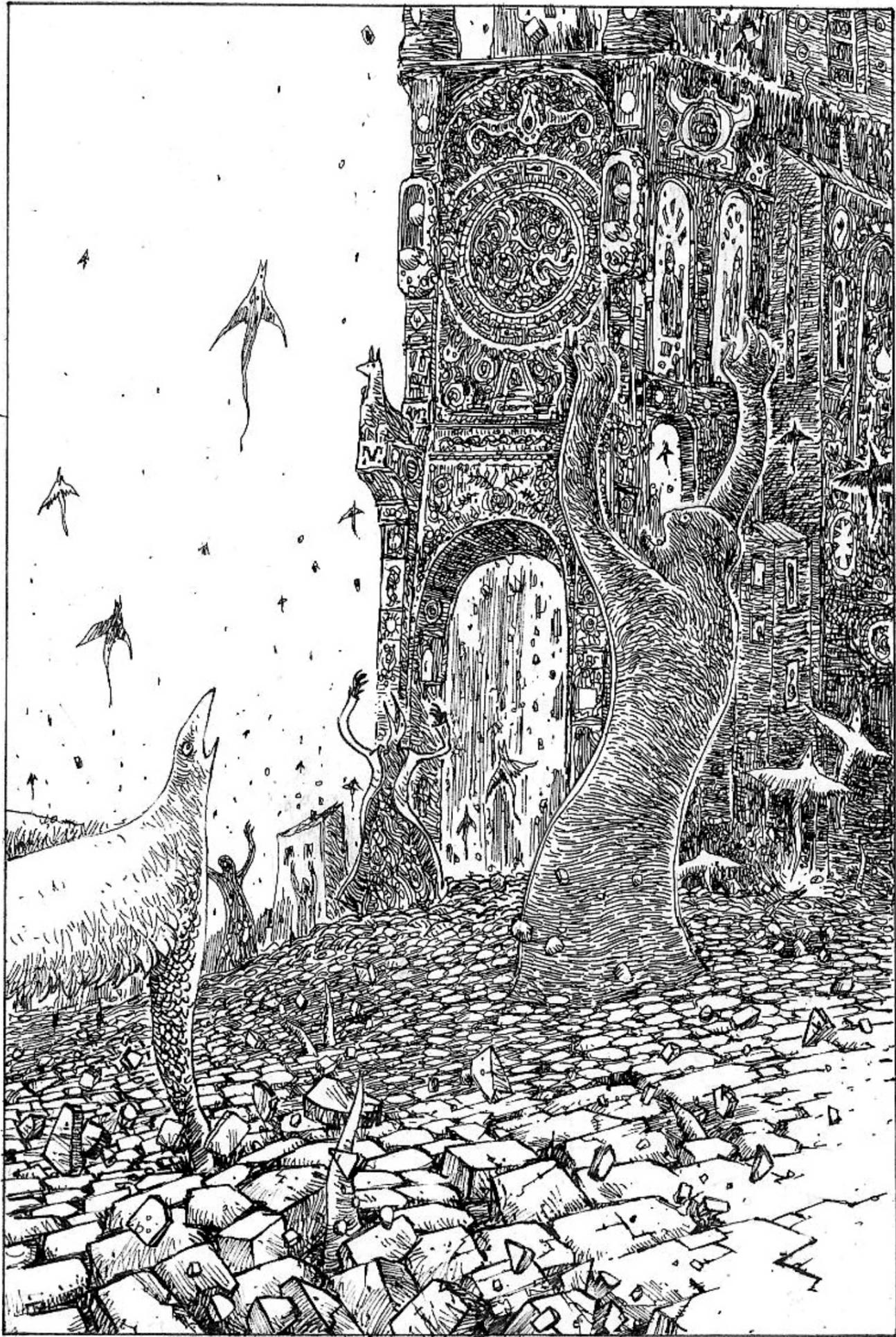


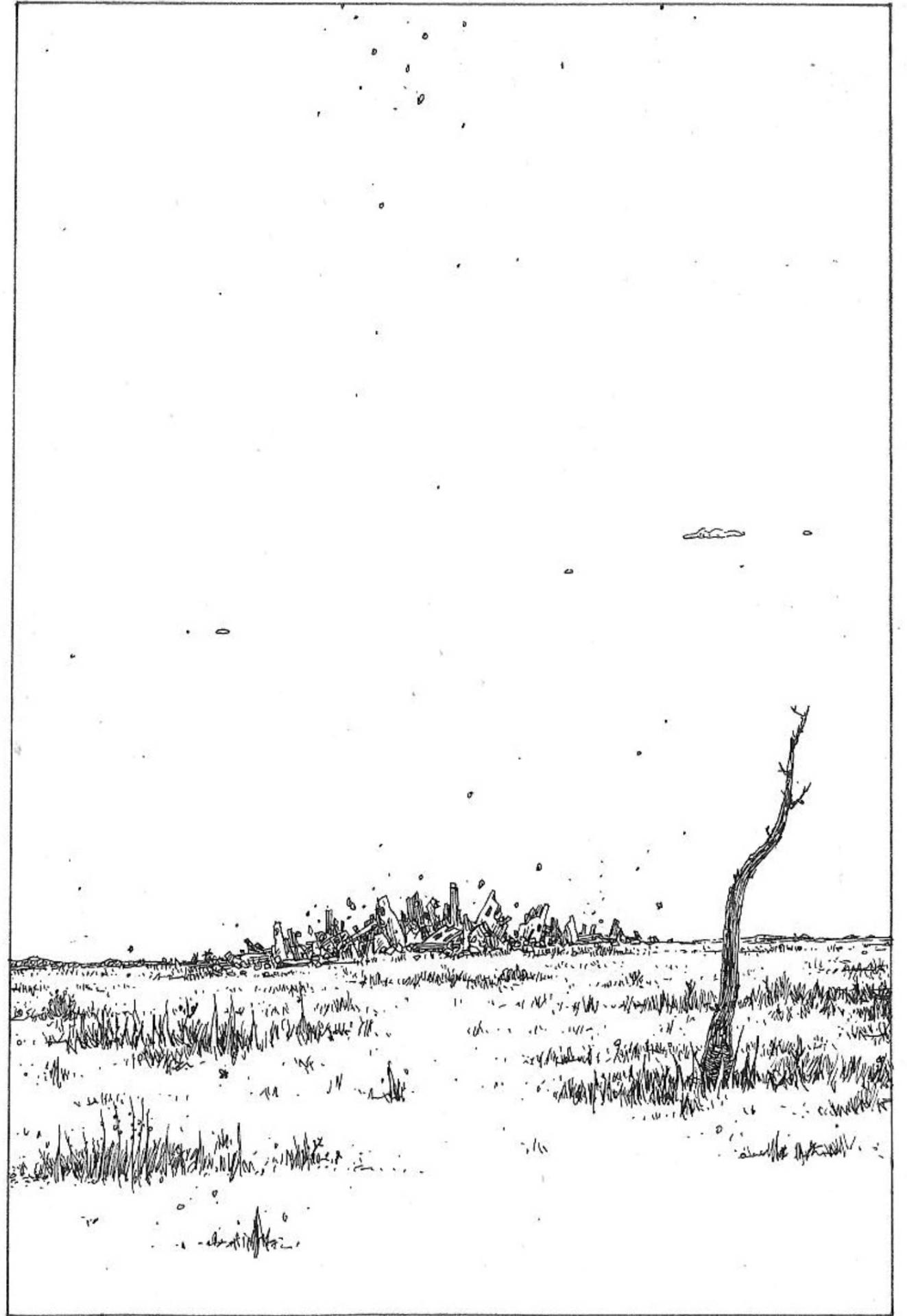
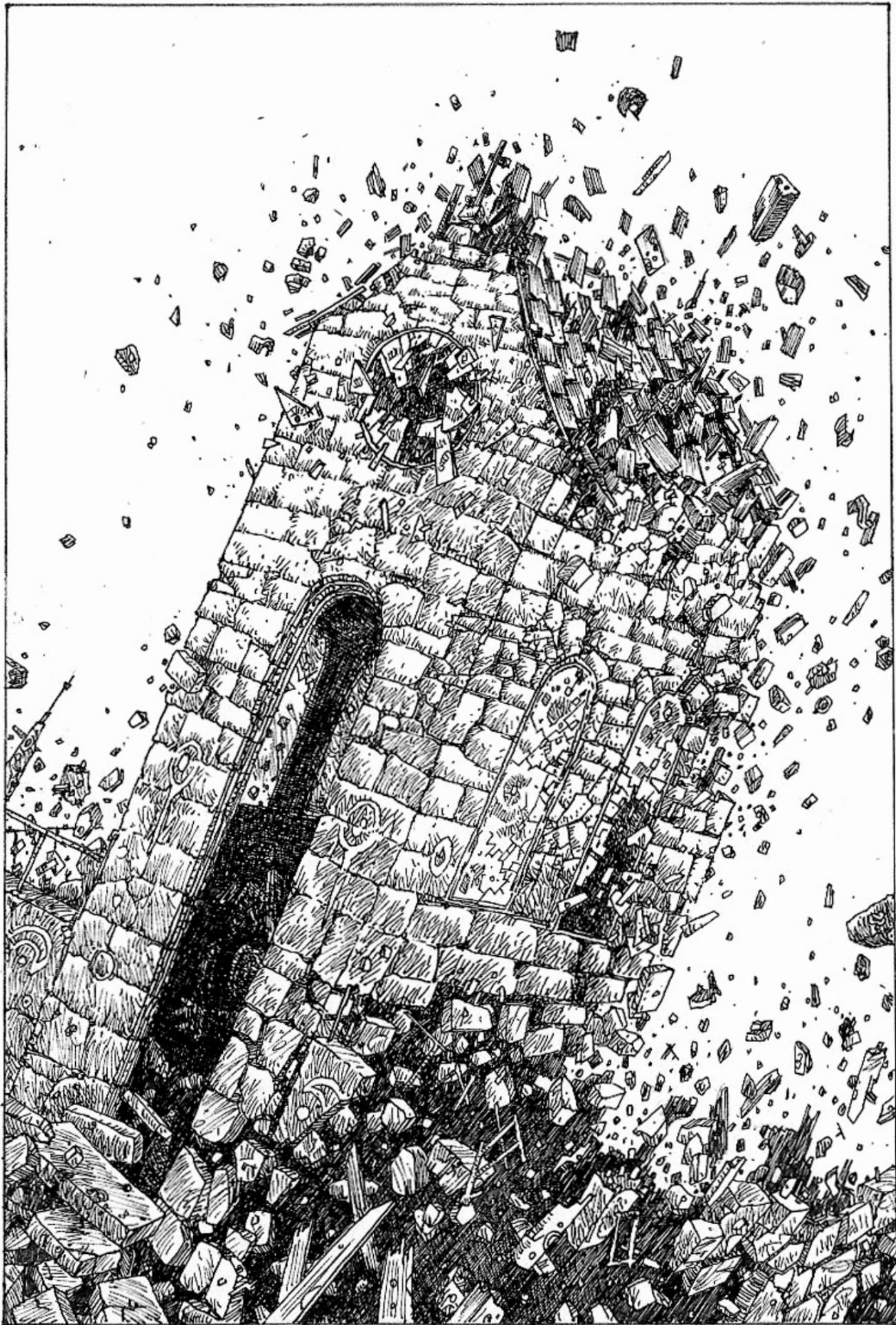












DEUX MILLE DOUZE



l'importe qui...

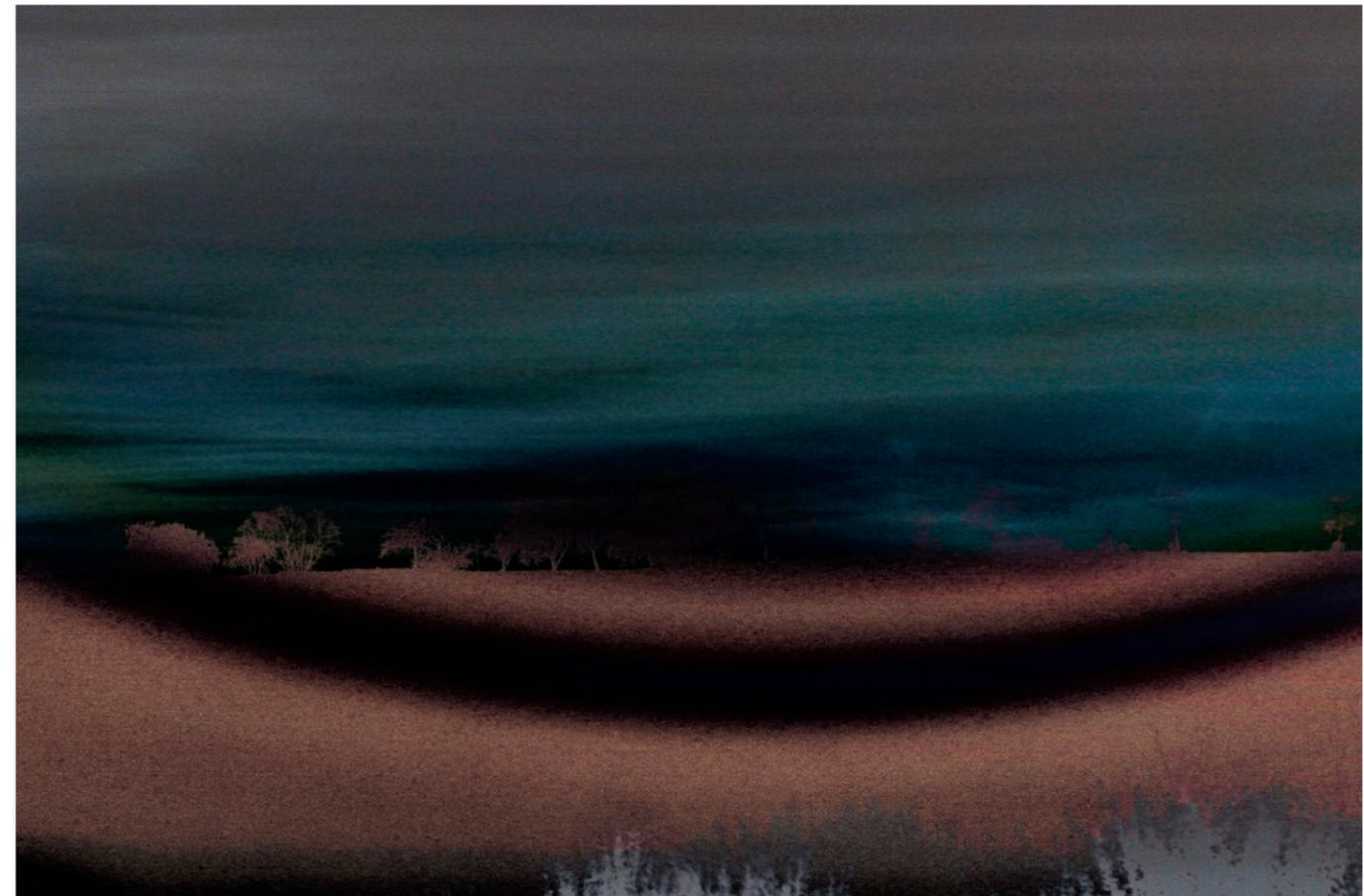
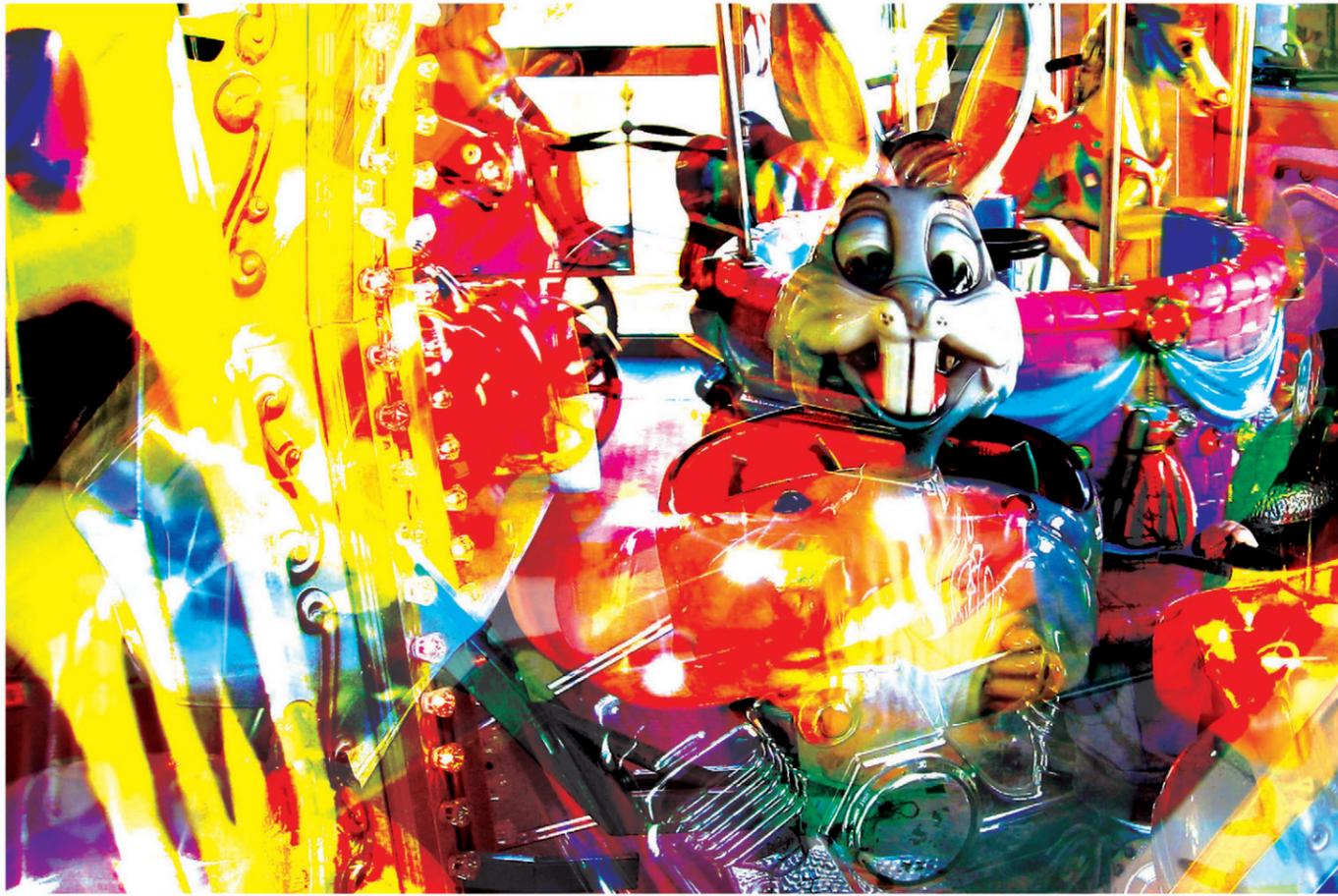
Desole

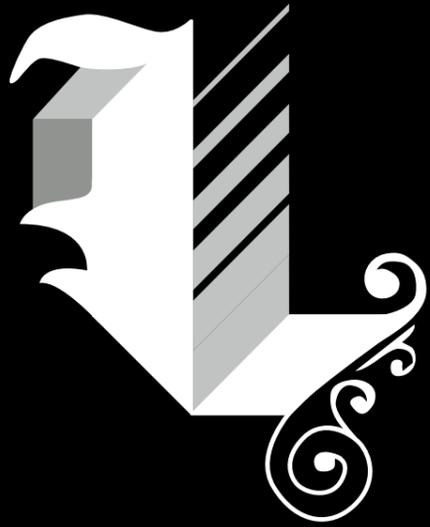
L. J. 1888





Manajin





e Pharaon Noir a franchi le Canal de Suez, traversé la Mer Rouge, l'Océan Indien, contourné le Sri Lanka, poursuivi dans la Baie du Bengale, la Mer des Andaman, emprunté entre Sumatra et la presqu'île de Malaisie le Détroit de Malacca et de Singapour, continué en Mer de Chine, terminé dans le port de Hong Kong Island. Quinze jours s'étaient écoulés.

J'ai attendu que l'activité à bord du navire se calme. Je tournais en rond, la fébrilité ambiante me prenait, je n'avais qu'une envie, sortir, je ne sortais pas. Dans ma cabine toujours aussi noire et toujours aussi chaude je ne sentais plus le mouvement de l'océan ni la vibration des moteurs, j'étais un chat coincé dans sa boîte alors que la voiture est enfin arrivée.

Je m'approchais de la porte et posais les mains sur la poignée. Attendais. Guettais. Repartais à tourner à rond et puis au bout de quelques heures, débarquer un million de cadavres enfermés dans dix mille conteneurs ça prenait du temps, sur le pont ça c'est calmé, je suis sorti. Le port était noir de monde et personne n'a fait gaffe à moi. Les EVP faisaient de l'ombre comme des immeubles plantés en plein milieu des quais, il y avait des grues, des élévateurs, des engins de transport, des hangars qui auraient pu accueillir une coupe du monde de foot. La foule grouillante des dockers torsés nus, des contremaîtres en costard, des autres types qui trainaient là, m'a flanqué le vertige. J'ai tout vu d'un coup, l'acuité m'a serré la gorge, j'ai lutté contre la panique. La lumière m'a écrasé les yeux, j'ai eu des vertiges à cause du vacarme, une attaque d'angoisse, je me suis adossé à une pile d'EVP qui faisait douze fois ma hauteur, j'ai été mieux pendant un instant et je me suis rappelé ce que contenaient ces foutues boîtes

J'ai flippé comme ça pendant une petite heure, errant comme un fantôme parmi des centaines de Chinois qui n'en avaient rien à foutre de moi, la tête farcie de bruits métalliques, chaînes, godets, mâchoires, roues, crémaillères, l'enfer, et puis il s'est mis à pleuvoir. Quelques gouttes d'abord, qui ont fait un bruit d'oeuf qui s'écrase par terre, puis un orage

de tous les diables, épais et chaud, fumant comme une brume, je ne voyais plus le ciel, je ne voyais plus le sommet des grattes-ciel, je ne voyais plus rien à cinq mètres. Le bruit de l'orage couvrait tout, même les grues ne faisaient pas le poids. Tout le monde continuait de bosser, le travail avait à peine ralenti. En quelques secondes je me suis trouvé trempé jusqu'aux os de cette eau tiède et grasse, chargée de toute la pollution du pays, j'avais l'impression d'avoir coulé au fond d'un marécage, mes yeux me brûlaient.

Sans raison précise j'ai eu une crise de larme. Je sanglotais debout contre un hangar, je hoquetais, la pluie balayait mes pleurs et ma morve plus sûrement qu'une douche et emportait tout le bruit que je pouvais faire. Un chagrin venu de nulle part m'a terrassé, avalé comme une coulée de boue. Je luttais contre le désir de m'allonger par terre et me rouler en boule, je voulais que tout cesse, que le cauchemar s'arrête, je voulais disparaître et curieusement je n'ai pas pensé à utiliser mon flingue. La crise a passé au bout de dix minutes, j'étais lessivé. La pluie aussi s'est calmée, on y voyait un peu mieux, on entendait autre chose que son crépitement enragé. Il fallait que je boive un coup. Je n'avais pas un sou, pas un seul objet de valeur, j'étais mal parti. J'avais fui le plus loin possible, j'étais arrivé au bout mais je ne voulais pas en finir tout de suite. Je voulais comprendre. Donner un sens à cette dérive grotesque. Et il y avait aussi ma femme qui entrait dans le tableau. Je voulais lui parler, tenter une dernière fois de sauver notre couple, aussi faibles que fussent mes chances.

Je me suis éloigné du port franc tandis que la pluie faiblissait. Mes vêtements étaient gorgés d'eau, avaient doublé de poids, ça me ruinait le moral. J'examinais le problème dans tous les sens et la seule solution c'était braquer une boutique. J'ai marché dans les avenues sans faire attention aux buildings, comme touriste je ne vauds rien, j'aurais aussi bien pu être encore à Alexandrie ou même à Belleville, ça ne faisait aucune différence pour moi, tout ce qui changeait c'était ce climat subtropical de merde et la foule qui parlait Chinois, autant dire que tout était pareil. J'ai jamais été intéressé par le décor. Quand j'avais treize ans mes parents m'avaient payé une colo en Corse, je me souviens de rien. J'étais défoncé du matin au soir, c'était l'époque de la colle à rustine, et quand j'étais pas en train de planer je planquais ma migraine derrière des lunettes noires qui masquaient tous les détails. Je parlais à personne, il paraît que j'étais un adolescent difficile. Les seules images que j'ai de la Corse proviennent d'Astérix.

À la fin de la nuit c'était toujours aussi chaud et humide. La pluie avait cessé mais ça faisait aucune différence, je dégoulinais pareil. J'étais épuisé à ne rien faire. Par ce climat, juste mettre un pas devant l'autre ou simplement respirer, ça vous pompe toute votre énergie. En

plus moi je manquais de repos et j'avais rien bouffé depuis la veille. J'étais en planque à côté d'une boutique où on pouvait acheter des bijoux en plastoque, des DVD piratés et des portes-bonheur, j'attendais que le vieux se décide enfin à fermer. J'avais choisi celle-là sans raison particulière, à part que le quartier avait l'air pas trop fréquenté ni trop surveillé par les flics. J'avais aucune idée de l'endroit où je me trouvais. Je m'étais simplement trainé toute la nuit d'un quartier à l'autre à la recherche de l'inspiration et j'étais arrivé là. Il me semble que le fameux marché flottant était pas loin, ça me faisait une belle jambe. Je me suis un peu réveillé quand le vieux a éteint toutes ses lumières. Le ciel commençait à devenir gris. Je me suis dégoûré les membres, j'étais enkilosé, les mauvaises courbatures des nuits blanches. Quand il est enfin sorti pour baisser son rideau de fer je me suis mis en route et les premiers rayons de soleil ont fait étinceler les sommets des buildings du quartier d'affaire, on se serait cru dans un film. Il s'est passé deux ou trois secondes le temps que j'arrive à sa hauteur, deux ou trois secondes pendant lesquelles j'ai gambé alors que je voulais rester concentré mais c'était plus fort que moi. Flic, taulard, privé à la manque et maintenant braqueur, j'avais tout fait.

Toutes les conneries possibles, j'avais donné dedans comme le pire des débutants ! Et braqueur pourquoi ? Pour poursuivre une enquête qui n'intéressait plus que moi, une enquête qui aurait du prendre fin à l'instant même où Owzerek avait calanché. Une enquête pour rien, une enquête pour personne.

Quand j'ai montré mon arme au grand-père il s'est figé. Je faisais une tête de plus que lui. Je lui ai dit d'entrer. J'ai parlé en Français mais il a pigé, en tout cas il est entré. Je l'ai regardé dans les yeux, j'ai pris mon air le plus méchant. Nous étions dans le noir mais la lumière de dehors pénétrait assez pour qu'on y voit un peu. Du bout du canon j'ai désigné la caisse. Quand il l'a ouverte le tintement a brisé le silence du magasin et a rompu le charme, jusqu'alors on aurait pu écouter le soleil se lever. Il a voulu me dire quelque chose mais je l'ai fait taire en brandissant mon flingue comme un tueur. A cet instant toute l'affaire a cessé de m'intéresser. J'ai eu envie de foutre le camp, de laisser tomber, ou alors de m'en coller une maintenant, c'était le moment où jamais. Le vieux a du sentir que quelque chose se passait. Il ne bougeait plus. Il me fixait avec intensité, une liasse de billet à la main. Il m'a parlé doucement, je pigeais pas un mot. J'avais envie d'en finir. J'étais pas à ma place ici, j'étais à ma place nulle part. D'un coup la porte de l'arrière-boutique s'est ouverte. Un jeune a surgi avec un fusil et m'a ramené au monde réel. Il devait avoir quatorze ans à tout casser. C'était à mon tour de paniquer, qu'est-ce que je pouvais faire, j'allais pas descendre tout le monde pour une poignée de billets ? Dans la rue j'ai entendu des klaxons et des bruits de moteurs. On les a entendus tous

les trois, ça nous a distrait. J'ai reculé en les tenant tous les deux en joue, j'ai reculé lentement, un pas après l'autre, comme dans un western. Une fois sur le pas de la porte j'ai tourné les talons et j'ai foutu le camp en courant, j'ai couru cinquante mètres et dans cette chaleur humide c'était comme si je m'étais tapé un marathon entier. J'étais gluant de sueur, j'avais des fourmis partout, ça m'a remis les idées en place. J'y suis retourné. Ça faisait pas cinq minutes que j'étais parti. Ils n'avaient pas encore fermé le rideau et les flics n'étaient pas venus. Le jeune avait posé le fusil, ils buvaient un truc. Il y avait un peu plus de lumière dans la boutique, dans la rue aussi. C'était l'aube, c'était le pire moment pour faire ce que je voulais faire.

J'ai surgi comme un dément. Je voulais choper le fusil avant le mome, au besoin lui foutre un coup de crosse dans la gueule pour le calmer, mais ça c'est pas du tout passé comme ça. C'est lui qui a eu le fusil en premier et j'ai lu dans ses yeux qu'il hésiterait pas, alors j'ai tiré. Boum-boum, comme on m'avait appris, en plein torse, et ça a pas fait un pli. Je les ai tué tous les deux. Il y a eu un instant d'immobilité totale. J'ai cru que les anges allaient venir m'enlever, ou alors que j'allais tomber raide moi aussi, foudroyé par une crise cardiaque. Finalement rien ne s'est passé. J'étais assailli par la sensation d'être en train de rêver, englué dans un cauchemar, cette sensation allait et venait comme une pulsation démente et qui m'empêchait de penser. Tous les deux avaient basculé derrière le comptoir, de la rue on pouvait pas les voir. Ils baignaient dans leur sang. J'ai pris le fric et c'est là que j'ai vu que le vieux était un robot. Il s'était retourné en tombant et j'ai vu les fils sortir de la plaie qui lui ouvrait le dos. J'ai aussi vu un bout de circuit imprimé qui flottait dans le sang. J'ai pas réagi, j'ai juste enregistré ça pour plus tard. J'ai pris le fric et je me suis tiré.

J'ai trouvé un hôtel, j'ai payé deux nuits d'avance. La chambre était toute petite et très basse de plafond, on se serait cru dans la partie supérieure d'un camping-car. Je me suis allongé, j'ai allumé la télé et c'est là que j'ai enfin pris conscience de ce que j'avais fait et de ce que j'avais vu. J'ai regardé mon flingue. Je l'ai fourré sous le lit. Je suis descendu à la réception acheter au type un litre de whisky. C'est ce qu'il me fallait. Ça faisait deux semaines que j'avais pas dormi dans un lit et j'en profitais pas beaucoup. J'essayais de noyer à coup d'alcool mes pensées morbides, ça marchait pas aussi bien que j'aurais voulu.

Au bout d'un moment je me suis endormi. Ce que je ne savais pas c'est que ces quelques heures de sommeil seraient les dernières et que tout cet alcool bu serait le dernier. Au moment où je tape ces lignes, ça fait trois semaines que je n'ai ni dormi, ni mangé, ni bu. Je n'en ai plus éprouvé le besoin et quand je me suis forcé ça c'est mal passé. J'ai eu des attaques de panique à essayer de rester allongé les yeux fermés. J'ai eu vomi tout ce que j'ai tenté d'ingurgiter, solide ou liquide, et j'ai cra-

ché un peu de sang en prime. Comme je ne suis pas totalement stupide j'ai vite cessé d'essayer. J'étais terrifié. Je comprenais pas ce qui m'arrivait encore. Est-ce que je devenais dingue ? Est-ce que j'avais chopé une espèce de maladie ? J'ai passé 48 heures à flipper dans ma minuscule chambre d'hôtel et puis j'ai fini par me ressaisir et reprendre l'enquête, de toute façon il me restait que ça à faire.

À mon réveil j'ai conclu ce passage à vide par une partie de roulette Russe, je devais bien ça à Bourdon. J'ai pas perdu. J'ai passé une heure ou deux à regarder le flingue en me demandant si je devais rejouer et puis j'ai eu des nausées. J'ai foncé hors de ma chambre, les chiottes étaient dans le couloir. Par chance ils étaient inoccupés. Je me suis vidé. Ça m'a laissé le souffle coupé, sans aucune force, obligé de m'asseoir dans la cabine étroite et surchargée de ma puanteur. J'ai attendu de récupérer un peu. Quand ma faiblesse s'est atténuée je me suis relevé et suis sorti sans me préoccuper de ce que je laissais derrière moi. Ils se démerderaient. J'ai pris une douche, regagné ma chambre et me suis allongé sur le lit le temps que mes forces reviennent complètement. J'ai avisé mes habits dégueulasses, j'avais passé quinze jours à les porter sans jamais me laver et la pluie qui m'avait dégringolé dessus la nuit de mon arrivée avait achevé de les ruiner. Il a fallu que je les mette une dernière fois pour sortir en acheter des neufs.

C'est plus tard dans la journée que je me suis rendu compte que je pouvais plus me nourrir sans vomir tripes et boyaux. J'ai mis ça sur le compte du dépaysement, de l'horreur dans laquelle je patageais, de tout ce qu'on veut. Je me suis jeté dans l'enquête. Au bout de trois jours sans manger, boire ni dormir, et alors que je me sentais pas spécialement plus faible, j'ai paniqué légèrement. Je me suis demandé si j'allais pas crever, à ce rythme. De toute façon je pouvais rien y faire. Dans mes moments d'optimisme, je me disais que ça servait à rien de me mettre martel en tête, que je mangerais quand j'aurais faim et que je dormirais quand j'aurais sommeil. J'ai décidé de faire confiance à mon organisme, de considérer qu'il savait ce qu'il faisait, de ne pas m'inquiéter tant que je souffrirais pas. Et puis, c'était pas comme si mon but était de vivre le plus longtemps possible.

Après trois jours d'enquête j'avais appris que les camions transportaient les corps jusqu'à une usine où ils étaient transformés en nourriture industrielle. Bouffe pour chat, pour chien, blancs de poulets, steaks hachés congelés, pizzas, etc., et toute cette bouffe finissait conditionnée dans des EVP que des porte-conteneurs d'un tonnage bien moindre que celui du Pharaon Noir se chargeait de distribuer un peu partout dans le monde.

Je connaissais désormais tout le cycle. On remplaçait les humains par des robots. Les cadavres devenaient de la nourriture donnée à manger aux humains restants, qui seraient sans doute un jour ou l'autre transformés en robots à leur tour. Jusqu'à quand ? Qu'il y ait plus que des robots ? Au profit de qui, au juste ? Et alors, tous ces cadavres, toute cette viande, quoi ? Qui la mangerait ? Tout ça rimait à rien. C'était juste un cauchemar, le délire d'un cerveau malade et même pas cohérent. Je trouvais aucun mobile et ça m'intéressait de moins en moins. Je pensais surtout à Myriam, je recommençais à lui parler dans ma tête, à écouter ses réponses et à dialoguer avec elle. Ça se passait pas trop mal.

J'avais découvert un complot destiné à mettre fin à l'espèce humaine et je m'en foutais, de toute façon je comptais mourir prochainement. J'avais découvert un crime impossible et pourtant il se passait sous mes yeux. J'avais tout observé, tout noté, j'avais toutes les preuves. Pouvais-je y mettre fin ? Pouvais-je y faire quelque chose ? Non. Je pouvais rien faire. Je pouvais rien faire du tout.







SORTIE
DE SECOURS

Le cochon perdu dans une poche sous vide
Le remords aux dents la langue saigne

Nous ne sommes pas ce que nous mangeons
D'ailleurs nous ne mangeons pas mais nous causons

N'est-ce pas ?

N'est-ce pas ?

...Vous m'entendez ?...

...VOUS M'EN-TEN-DEZ ?...

La salive nous gagne elle attelle son havresac
Longue remontée des morts dans les ventres
Comme des vents nos ventres des tombeaux
Long soufflet exurgence vide au milieu toujours
Les corps de ce que nous avons mangé reprennent vie

Le flot des espaces marins
la liste interminable des parasites sous nos peaux

Nous sommes tel ce peintre ami de Modigliani
nous ne mangeons pas durant trois jours
pour mieux peindre nos modèles

La langue saigne...
Nous sommes tel ce peintre...
Nous rentrons nos ventres dans les ventres de nos modèles
et nos modèles se mettent à parler
Leur langue traverse la voûte où nous espérons monter
Un gargouillis de mots étoile la cime

Nous mangeons...

Nous mangeons...

Nous prenons les mots pour un festin
L'agape des mots brocardée devant nous
Nous mangeons le mot chair et le mot chair remplit nos
ventres

Tel un son perdu émis d'intestins ventriloques nous mangeons
En ce moment précis nous mangeons
En ce moment exact et précis que j'appellerai l'instant I
nous mangeons
Et I devient l'instant où manger et être mangé est égal

Une cloche sonne l'offertoire
L'assemblée des gueux attend aux portes des églises
Un mendiant indique l'heure au centre d'un cadran solaire
Les religions passent les prêtres changent de peau
Le pain résonne toujours se voit de loin
et mange les yeux des foules qui ont faim

...Il faut manger

...J'ai faim

...J'entends la cloche

...Il faut sonner

...J'ai l'accord de ma mère

...J'ai l'accord de mon père

...J'ai la corde dans les mains pour ça

J'ai la corde

N'entendez-vous pas les sirènes ?

N'entendez-vous pas les sirènes ?

Sous les intestins la voûte des haruspices annonce la liste
des courses parachutées d'en bas

Et dans les greniers du monde la viande des dieux
commande aux scribes des prières nouvelles

N'en ont pas assez

N'en ont jamais eu assez

N'en ont pas assez

N'en ont jamais eu assez

Le spectacle pleure héraut du énième tohu-bohu la boucle

Un présentateur déclame :

« Les traders se sont trompés. »

KRACH !

Je répète :

Le spectacle pleure héraut du énième tohu-bohu la boucle

Un présentateur déclame :

« Les traders se sont trompés. »

KRACH !

Je répète...

Chantant la corde au cou le souffle court

Le poète Ghérasim Luca est exilé de force en Israël

Le souffle Ghérasim court dans une grotte pour ne pas être
enrôlé vivant

Non enrôlé vivant sous

un nom

une bannière

une étoile

Les yeux se ferment sur le long enroulement des vies

Le souffle est rentré dans des casemates

Le réduit des corps

L'espace bien établi entre vous et moi

Nous ne nous touchons plus

Nous préférons la caresse des mots à celle des hommes

Le cerne des mots

LE CHOIX DU PARTENAIRE

Nous aurons des enfants entre nous

Et ces enfants ressembleront à leurs parents

Les garçons mettront les pieds sous la table

et les filles se cacheront sous les jupes des mères

LE LIT DU SULTAN

Nous sommes libres
Nous retrouvons les gestes des mères
Nous soufflons une bougie la nuit
Avant de nous aimer

Aimons toujours
Sommes heureux
Avons des enfants
Mangeons avec eux
Les mangeons
Mangeons

C'est mon estomac, ce gargouillis
Ce n'est pas moi
C'est mon estomac, ce gargouillis
Ce n'est pas moi
C'est mon estomac, ce gargouillis
Ce n'est pas moi

...Vous m'entendez ?...
...VOUS M'ENTENDEZ ?...

...Il faut manger
...J'ai faim
...J'entends la cloche
...Il faut sonner
...J'ai l'accord de ma mère
...J'ai l'accord de mon père
...J'ai la corde dans les mains pour ça

J'ai la corde







THERE'S NO ESCAPE FROM...

THE END OF

THE WORLD



99 e
NO. 001
FEB.
666999
CANNIBAL CANICHE



2012, FIN et SUITE

I	ALKBAZZ & MYSHEL	34 à 37	MAKAM
2	MOBUTOOF	38 à 43	KONSSTUKT
3	ANDROVIRUS	44,45	MMBA
4	ALKBAZZ	46	MYSHEL
5	APOV	47	ALKBAZZ
6,7	MMBA+TEXTE DE BRUNO LEMOINE	48,49	MMBA
8,9	PEEPINGTON2I	50	MYSHEL
10,11	GORELLAUME	51 à 56	BRUNO LEMOINE
12	ALKBAZZ	57	ALKBAZZ
13	KROTOK MORVAX PREDIKATOR	58	MYSHEL
14 à 29	CAL	59	SPATIAL555
30,31	ARNUS	60	BARON DIMANCHE
32,32	MMBA		

2012, FIN ET SUITE

fait partie de la compilation du même nom que vous pouvez écouter ici :

<http://www.cannibalcaniche.com/2012>

La mise en page est de *Myshel*.

Achévé de monture sans jockey sur Terre en Mars 2012
Pour le compte de *JCVDSatan* et les éditions *CANNIBAL CANICHE*

Dernière édition

Les textes sont écrits en police de *JUSTICE Mono* de *Jack Usine*

<http://smeltery.net>

sauf 8 et 9

